



CONTES ET IDENTITÉS CULTURELLES

En septembre 1997, nous avons organisé une journée sur le répertoire des conteurs d'hier et d'aujourd'hui, en voulant montrer les passerelles entre les uns et les autres.

En novembre 1998, nous avons souhaité continuer cette réflexion sur le répertoire en nous interrogeant cette fois sur les origines culturelles des publics, des conteurs et des contes et sur la transmission de récits empruntés à toutes les cultures du monde. Nous recevons en effet de fréquentes demandes de bibliothèques ou d'écoles souhaitant accueillir des conteurs « africains » ou « maghrébins » sous prétexte qu'ils ont des publics d'enfants issus de ces cultures, sans trop préciser de quelle Afrique, de quel monde arabe, de quelle langue, de quelle génération il s'agit. Ce qui nous pose question.

Notre autre souci était de savoir comment on peut s'approprier un conte d'une culture qui ne nous est pas familière.

Nous avons demandé à un anthropologue, André-Marcel d'Ans, d'ouvrir la journée en essayant de préciser ce qu'on entend par identité culturelle. Nous lui avons demandé aussi de nous faire part de son expérience de traducteur-adaptateur de contes collectés auprès des Indiens Cashinahua.

Françoise Gründ, scénologue, responsable d'innombrables programmations à la Maison des cultures du monde d'artistes musiciens, danseurs, chanteurs et conteurs venus des 4 coins de la planète, nous a fait partager ses découvertes et ses choix. Elle a décrit comment un public d'ici pouvait accueillir ces formes de spectacles a priori déconcertantes, privilégiant la performance de l'artiste et montrant bien comment la forme était en soi objet de fascination. Même si, pour nous, cela fait tout de même question, le signifiant, dans le cas des récits, ne pouvant bien entendu être totalement évacué.

Suzy Platiel et Alain Seksig nous ont emmenés à l'école. La première, ethnologue, a raconté à la même classe, durant une année, un ensemble de contes collectés par elle-même auprès d'une petite ethnie du Burkina Faso, les Sanaan. Son souci était de familiariser tous les enfants, quelle que soit leur culture d'origine, à une forme de pensée, une organisation du monde très spécifique.

Alain Seksig, aujourd'hui directeur d'une école primaire à Paris dans le XX^e arrondissement, ouvre régulièrement ses portes à des conteurs professionnels variés,



le conte étant dans son établissement une pratique régulière tout au long de l'année. Les enfants de son école sont d'origines multiples. La pratique du conte ne saurait, en aucun cas, constituer un alibi pour les enfermer dans une « culture d'origine », mais elle est plutôt un travail d'ouverture au monde, l'occasion d'une prise de parole, un parcours dans les imaginaires.

L'après-midi s'ouvrit par une intervention de Geneviève Calame-Griaule, marraine de ces journées, qui évoqua la manière dont les sociétés traditionnelles accueillent et adoptent certains contes venus d'ailleurs et les adaptaient progressivement jusqu'à ce qu'ils deviennent leurs. Elle a ensuite mis en garde les conteurs d'aujourd'hui qui parfois s'approprient un peu trop vite, un peu trop légèrement des contes venus d'ailleurs, sans chercher à connaître les sources, ou quand ils les connaissent, sans les citer.

Jean-Claude Carrière parla, en conteur, de l'adaptation théâtrale du *Mahâbhârata* qu'il fit pour Peter Brook.

Et la parole fut donnée aux conteurs d'aujourd'hui, certains d'entre eux, comme Mimi Barthélémy et Ben Zimet s'inscrivant spécifiquement, l'une dans la tradition caraïbe, l'autre dans la tradition juive. D'autres, comme Muriel Bloch, Praline Gay-Para et Laura Simms, venue de New York, n'hésitent pas à vagabonder d'un continent à l'autre pour choisir leurs histoires. Akonio Dolo, Dogon d'origine, homme de théâtre, met en scène les contes de sa tradition avec le regard d'un artiste qui vit à Paris depuis de longues années. Quant à Gérard Potier, qui a participé à ses débuts au renouvellement du conte dans sa région du Poitou-Charentes, il puise à la fois dans cette tradition et dans son histoire personnelle pour créer des spectacles dont la forme est de plus en plus théâtrale, la langue de moins en moins « poitevine ».

Nous publions dans ce numéro deux de ces interventions : celle d'André-Marcel d'Ans qui situe la problématique et celle de Jean-Claude Carrière qui nous paraît être un travail exemplaire, quoique extrême, du travail de tout conteur.

Nous envisageons de publier ultérieurement les communications de Suzy Platiel et d'Alain Seksig, dans la mesure où leurs expériences sont très proches de celles que nous avons en bibliothèque.

L'ensemble des décriptages et des cassettes est consultable au Centre national du livre pour enfants.

Muriel Bloch, Evelyne Cévin